



busse exprime sa stupefaction lors du retour de sections décimées au cantonnement : « Au milieu de ces soldats, qui reviennent de ces bas-fonds épouvantables, c'est un vacarme assourdissant. Ils parlent tous à la fois, très fort, en gesticulant, rient et chantent. »

LE TRAGIQUE DE LA CONDITION HUMAINE

Les écrivains combattants ont été la conscience et la voix des hommes dont ils ont partagé la vie. Ils ont dit en leur nom ce que tous, intellectuels ou hommes du peuple, ont compris dans l'incompréhensible chaos dont ils ont été les martyrs : que cette guerre était absurde et que l'histoire se dévorait elle-même en sacrifiant son peuple.

Chez les intellectuels, mobilisés ou engagés, le choix de rejoindre le corps des fantassins a été souvent le fait d'une conviction personnelle. La défense de la patrie ou l'aventure étaient les

dieux de cette épopée contemporaine. Mais la transformation de la guerre de mouvement, qui devait être une guerre-éclair, en une interminable guerre de positions, devenue peu à peu un mode de vie sans issue vraisemblable, a transformé cette aventure héroïque en un roman d'éducation amer et souvent désespéré. Cette guerre a amené à la conscience de cette génération d'hommes le sentiment tragique de la condition humaine. Pour eux, le destin a pris peu à peu les traits monstrueux de l'absurde (voir Doc en Stock p. 28-29).

▼ **W. Bürger,**
« **Bataille de**
Vimy, 4 octobre
1914 » (détail)

Ingoldstadt,
Bayrisches
Armenienmuseum.

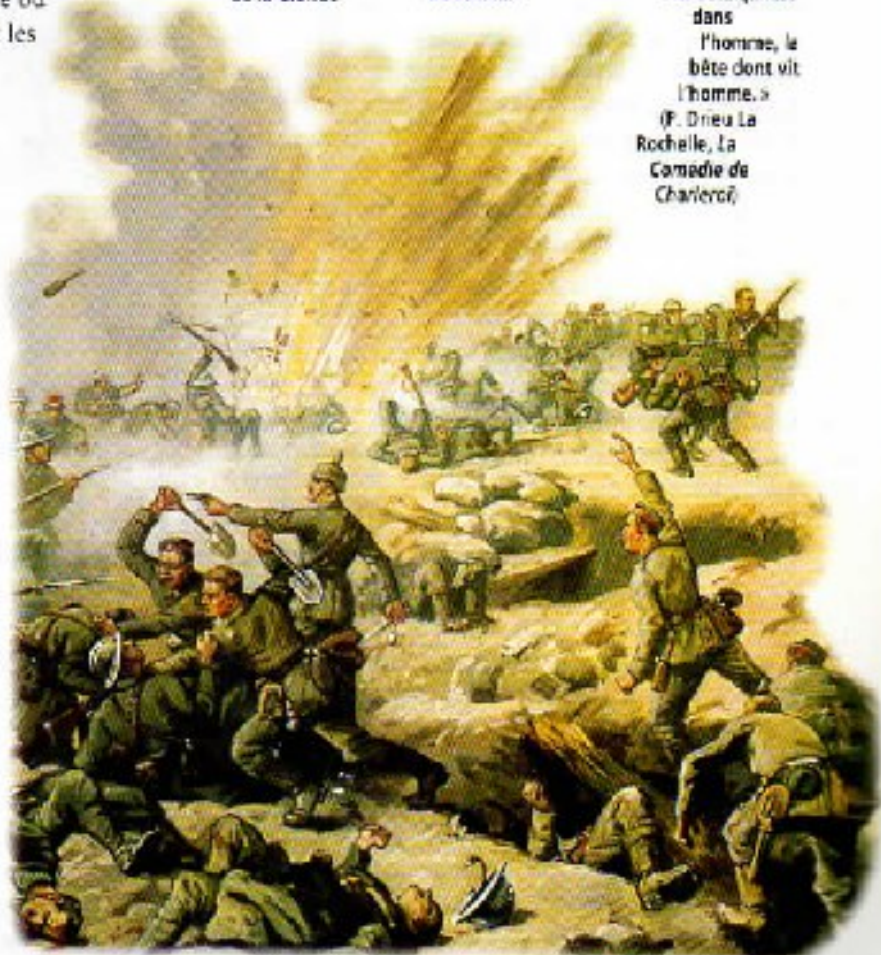
Un thème obsédant
chez les écrivains
de la Grande

Guerre, c'est la
bête qui s'éveille
en l'homme dans le
chaos de la
bataille : « Nous
sommes devenus
des animaux
dangereux, nous ne
combattons pas,
nous nous
défendons

contre la
destruction. »
(E. M. Remarque,
À l'Ouest, rien
de nouveau) Ou
encore : « Nous
hurlions comme des
bêtes. Nous étions
des bêtes. Qui
sautait et criait ?
La bête qui est
dans
l'homme, le
bête dont vit
l'homme. »
(F. Drieu La
Rochelle, La
Comédie de
Charleroi)

ensanglantés de leurs camarades, au mépris des supplications des blessés. Il décrit les bonds, le regard fixe, « les rugissements », la folie qui enlève les combattants à eux-mêmes et à l'horreur du massacre, pour les porter jusqu'à la tranchée allemande. Il conclut : « J'entrevois – le temps d'un éclair – toute une rangée de démons noirs, se baissant et s'accroupissant pour descendre, sur le faite du talus, au bord du piège noir. »

À cette folie meurtrière correspond l'ivresse des survivants. Exsangues, harassés, couverts de boue, ils éprouvent une gaieté irrationnelle. Bar-



D'abord, le réalisme impitoyable avec lequel les écrivains ont évoqué l'extermination des soldats communiqué au lecteur la terreur à laquelle ils ont dû s'habituer. La banalité de la mort, devenue compagne quotidienne, l'horreur familière des corps déchiquetés et abandonnés sans espoir de sépulture sur le champ de bataille, les défilés des blessés, leurs plaintes nocturnes devant les tranchées, la liste interminable des camarades disparus au cours de l'assaut, dont on récapitule les noms et dont on n'a pas le temps d'évoquer la mémoire parce qu'il faut combattre encore, telle est l'atmosphère dans laquelle les fantassins ont respiré pendant quatre ans. Les grandes scènes des champs de bataille après l'assaut sont insoutenables. Barbusse, à l'aube, reprenant conscience, découvre peu à peu les corps mêlés à la boue, les masses des noyés, « bonshommes en baudruche », les corps affreusement mutilés, les membres dispersés. Et la folie menace ceux qui ne peuvent s'habituer au massacre. Jünger lui-même se sent subitement saisi d'épouvante : « C'en est trop ! Je m'élançais et cours follement dans l'obscurité, fonce à travers les entonnoirs et culbute par-dessus les tranchées comme si j'avais Satan aux trousses. »

Ces hommes condamnés à fréquenter la mort violente et quotidienne se savent eux aussi condamnés à mort. La fatalité les conduit à des actes de désespoir. Lussu raconte le suicide de deux hommes qui retournent leur arme contre eux-mêmes au moment de la sortie des tranchées pour l'assaut. La mort cerne les soldats : ils sont décimés par la bataille, mais aussi par la dysenterie, le typhus. Ils risquent aussi, s'ils tentent d'échapper aux ordres, le Conseil de guerre et le peloton d'exécution. Barbusse, Remarque et Genevoix évoquent de telles sanctions.

Mais souvent, ce qui envahit la conscience du témoin de l'horreur, c'est une maladie plus pernicieuse, plus grave parce que sans issue elle



▲ Dessin de Ricardo Florès, « Retour de permission », paru dans « Le Rire rouge » le 24 novembre 1917.

aussi, c'est l'indifférence. Genevoix note ainsi, après le massacre de sa compagnie : « Ce n'est pas de ma faute : cette indifférence est sur moi, tombée sur moi je ne sais d'où, mais tangible et réelle comme des bras qui m'envelopperaient ». Et ce qu'il éprouve, il sait que ses hommes le ressentent aussi.

Le désabusement surgit lorsqu'ils prennent conscience de l'absurdité de leur rôle. Que peuvent en effet signifier la patrie, l'aventure, l'héroïsme même, dans la fournaise des mitrailleuses ? Le seul dieu de la

guerre est un monstre froid : la guerre de matériel est un engrenage implacable. « Feux roulants, tir de barrage, rideau de feu, mines, gaz, mitrailleuses, grenades, ce sont là des mots, des mots, mais ils renferment toute l'horreur du monde », écrit Remarque. À la fin du récit, il évoque les nouveaux monstres, les tanks, et il exprime l'impuissance des soldats : « ... ces tanks sont des machines, leurs chenilles sont infinies, comme la guerre ; elles apportent la destruction, lorsque impassiblement elles descendent dans les entonnoirs et en



Il faut attendre que les mentalités évoluent, la guerre s'éternisant, pour que « l'arrière » devienne le cible de certains dessinateurs. Ce n'est évidemment



◀ Dessin de Forain, « Loin du front... »

HARO SUR LES CHEFS ET LES EMBUSQUÉS

Pourtant, les responsables du massacre prennent, dans la conscience du peuple des soldats dont les écrivains sont les interprètes, des traits sensibles. Ce sont ceux des gens de l'arrière: les hommes politiques et les chefs d'état-major, dont les mots d'ordre, « patrie » ou « ennemis héréditaires », paraissent de plus en plus obscurs, vains et falsificateurs, au fur et à mesure que les hécatombes se répètent et se multiplient sans que personne ne sache pourquoi on se bat. Genevoix souligne cette lucidité des hommes concernant l'incohérence des décisions militaires. Il pointe

pas le cas des écrivains du front. Ainsi Barbusse fustige les embusqués de tout poil dans un chapitre du *Feu* intitulé « La grande colère »: « Et tu les

entendais aussi raconter des batailles, car ils sont au courant mieux qu'toi des grands machins et d'la façon dont s'goupille la guerre, et

après, quand tu r'viendras, si tu r'viens, c'est toi qu'auras tort au milieu de toute cette foule de blagueurs, avec la p'tite vérité. »

ressortent sans s'arrêter, véritable flotte mugissante et crachant la fumée, bêtes d'acier invulnérables écrasant les morts et les blessés. »

Seul Jünger a exalté cette guerre industrielle, il en a décrit les dispositifs, la perfection technique et scientifique, la puissance du « souffle incandescent mécanique de la mort » qui s'était manifesté pour la première fois à Verdun, avec une ampleur jamais vue. Il constate que « l'ère de la domination de la machine sur l'homme, du valet sur le maître devient évidente ». Ici, dit-il, « le style d'une génération matérialiste et technique fête son triomphe sanglant. » (*Feu et Sang*). Il en conclut que c'est le devoir de l'homme d'affronter ce nouveau visage du destin que la société contemporaine a édifié et dont il est membre.

L'argot des tranchées

Les circonstances et l'imagination populaire nous ont laissé en héritage un vocabulaire abondant.

Poilu, hérité du lexique de la Grande Armée: « le brave à trois poils », est apparu pendant l'hiver 1914-1915, le plus pénible. Les barbes se multiplièrent chez les soldats du front et devinrent l'emblème du vrai combattant. Elles disparurent par la suite, du fait des masques à gaz et de l'amélioration de l'hygiène, mais le mot resta, chargé de sa connotation héroïque et familière. On lit dans *Le Figaro* en 1915: « [...] La Parisienne la plus fine n'hésite pas à dire Mon poilu en parlant d'un époux ou d'un frère qui est au front, même s'il se rase chaque jour. Acceptons donc ce mot de poilu: il est entré dans l'Histoire. »

Boche, pour désigner l'ennemi, dérivait d'Alboche, vieux mot pour Allemand. D'abord péjoratif, il perdit de sa virulence, jusqu'à acquérir une relative neutralité. On le trouve même, entre 1914 et 1918, dans les documents d'état-major. Les Allemands, quant à eux, désignaient les Français par le mot péjoratif de « Schangels », déformation de « Jean ».

Pinard, emprunté au dialecte bourguignon, dérive de « pinat » qui désigne un vin de mauvaise qualité. Le degré atteint dans la médiocrité de l'indispensable boisson s'exprimait à travers une série de mots: le piccolo, le brutal, l'électrique, le picrate. La gniolle venait du patois champenois, la barbaque, pour la viande, est un emprunt au vieux vocabulaire de la boucherie. Le matériel militaire a également stimulé l'invention verbale. Le sac s'appelait l'as de carreau, la baïonnette reçut le gracieux prénom de Rosalie. Les grosses bombes allemandes, les « minenwerfer », qui effrayèrent tant les fantassins lors de leurs premières explosions en 1914, étaient appelées scaux à charbon ou tuyaux de poêle.

les ambitions personnelles qui seules les expliquent : « La guerre...

Tant d'appétits, d'ambitions, de rivalités mesquines, rêves de galons, de médailles ou de croix, affaires louches, entreprises froidement calculées, plus redoutables et meurtrières à mesure qu'on s'éloigne du rang... ». Lussu dénonce la folie meurtrière des officiers, prodigues de la vie des hommes. Il montre la révolte des soldats pour qui l'ennemi principal est le colonel : ils finissent par tourner leurs armes contre leurs chefs. Les responsables sont aussi, aux yeux de Remarque en particulier, les adultes, maîtres et parents, qui ont poussé délibérément la jeune génération au martyre.

Ce sont également, aux yeux de tous, les embusqués, bureaucrates, industriels et trafiquants, qui s'enrichissent en fabriquant du matériel de mauvaise qualité – les obus éclatent dans les canons et tuent les artilleurs. Il y a aussi les villageois qui s'enrichissent au marché noir aux dépens du poilu. En première ligne, asservis à une vie archaïque et à la volonté de chefs invisibles, jetés contre un ennemi invisible dans l'enfer du feu, les soldats de la Guerre de 14 vivent, impuissants, la trahison de la société pour laquelle ils meurent.

Les écrivains analysent l'engrenage de la guerre et leur expérience fait surgir de nouvelles questions. La prise de conscience de la fragilité de l'existence engendre une mélancolie qui accompagnera nombre de survivants jusqu'au nouveau conflit de 1939. Beaucoup auront le sentiment de n'avoir vécu qu'une trêve, et les historiens parlent d'une guerre de trente ans. Bernanos écrit, au début des *Enfants humiliés* : « Nous retournons dans la guerre comme dans la maison de notre jeunesse. » Aurélien, personnage éponyme du roman d'Aragon, souffre après la guerre d'une veulerie dont seule celle de 39 le secouera. Remarque commente ainsi



▲ Infirmerie de campagne.

Cette blessure n'est pas grave. Mais la prochaine ? Car la Grande Guerre, c'est dix millions de morts et autant de blessés ou d'invalides.

cette blessure incurable dans l'âme des combattants : « Pendant des années nous n'avons été occupés qu'à tuer ; c'a été là notre première profession dans l'existence. Notre science de la vie se réduit à la mort. Qu'arrivera-t-il donc après cela ? Et que deviendrons-nous ? »

LA FRATERNITÉ ENVERS ET CONTRE TOUT

Cependant, à cette conscience de leur solitude face au monde, les soldats donnent des réponses nouvelles. Ils découvrent la fraternité et ils redécouvrent leur appartenance à la nature. La fraternité est le grand enseignement des romans de guerre (voir Doc Junior p. 26-27). Une profonde solidarité se noue entre les hommes d'une même tranchée, d'une même compagnie, entre les gradés et les simples soldats qui partagent les mêmes épreuves. Ainsi Dorgèlès souligne-t-il l'effacement des distances entre des hommes de condition différente. L'amitié entre Genevoix, officier, et son ordonnance Pannechon, est exemplaire. Mais la fraternité, c'est celle aussi qui se crée avec les ennemis, embusqués dans leurs tranchées, à quelques mètres les uns des autres. Malgré les interdictions, nombreux ont été les échanges dont on lit çà et là de brefs épisodes. Enfin, la fraternité universelle, c'est l'espoir qui naît dans ces récits : que cette guerre soit la dernière.

Une autre révélation est donnée aux hommes qui pendant quatre ans ont vécu sous la terre mais aussi en plein ciel. Ils ont éprouvé la beauté de l'univers et l'harmonie entre leur propre vie et celle de la nature. Les récits de guerre offrent de nombreux passages contemplatifs : la lumière de l'aube ou les couchers de soleil, la vie frémissante des forêts que les obus saccagent, l'espace illimité du ciel sont des refuges et des signes que l'univers leur donne du triomphe de la vie. Genevoix décrit

la paix et l'ardeur juvénile qui l'envahissent dans la nuit « vaste et très calme » après la bataille. « La vie est belle, dit Porchon. Les paroles se pressent à nos lèvres. Nous cédons à un commun besoin d'exprimer notre joie en même temps que nos yeux l'épuisent. Peut-être, redevenus primitifs, tous nos sens renoués par tant de lumière et d'espace, laissons-nous seulement chanter nos âmes de jeunes barbares. »

La même onde mystérieuse que les hommes se communiquent entre eux dans la fraternité des tranchées se communique donc aussi de l'air, de l'eau et de la terre aux hommes. Ainsi, en contrepoint de l'expérience dégradante du retour à une vie archaïque, se donne cette précieuse expérience de l'unité cosmique dont l'homme n'est qu'un élément.

Les romanciers et chroniqueurs de la Grande Guerre, s'ils ont eu l'illusion d'avoir à vivre une aventure lorsqu'ils sont partis « la fleur au fusil » en 1914, font tous le bilan amer, à travers leurs chroniques ou leurs romans issus de l'expérience, de l'imposture dont ils ont été les dupes. Leur prise de conscience paraît, selon la forme qu'a prise le récit, parfois progressive, parfois acquise d'emblée. Elle conduit les écrivains à une condamnation sans appel de la guerre, dégradante physiquement et moralement pour les hommes à qui on l'a infligée. De ces récits émergent de nouvelles valeurs, nées de la clairvoyance : celle du respect des hommes, dont l'héroïsme ne s'est pas manifesté dans l'ardeur guerrière, mais dans la résistance fraternelle à la souffrance et à la mort.

CLAIRE CAILLAUD

▶ Otto Dix, « Les Joueurs de cartes », 1920
Stuttgart, Gal. der Stadt.

« Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'honneur de ces quatre ans

est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque. »
(J. Giono, « Je ne veux pas oublier », in *Écrits pacifistes*).
Et, dans le même esprit, Otto Dix témoigne, lui aussi, et met à nu l'horreur de la guerre.

